



La subalternité des femmes dans une nouvelle *Une femme d'Essaouira* : une étude du féminisme postcolonial

Marsya Kamila✉

Département de la Langue et la Littérature Étrangère, Faculté des Langues et des Arts,
Universitas Negeri Semarang, Indonesia

Info d'article

Histoire de l'Article :
Reçu en août 2024
Accepté en septembre 2024
Publié en octobre 2024

Keywords :
Femmes du Tiers-Monde;
Patriarcat; Subalternité des
Femmes; Une Femme
d'Essaouira.

Abstract

The short story *Une Femme d'Essaouira* by Jean-Baptiste Margantin tells the story of Aïcha, a woman living in Essaouira, Morocco, who is confined to a domestic role and experiences violence and demands from her husband. This research problem discusses the issue of subalternity experienced by Third World women who experience double oppression under patriarchy and restrictive colonialism. This research aims to show the forms of subalternity experienced by women in the short story. The research method used is descriptive qualitative method. The material object of this research is the short story *Une Femme d'Essaouira* by Jean-Baptiste Margantin, using Gayatri Spivak's theory of postcolonial feminism. The results of this study reveal that women's subalternity is reinforced by patriarchal narratives and eastern culture, including the phenomenon of domestication, restrictions on women's space, objectification of women, and domestic violence. We can conclude that the marginalization that befalls third world women is based on patriarchal narratives and socio-cultural values that are still perpetuated, especially in the eastern region. As a result, women will continue to be in a subaltern position under the dominance of male power.

Extrait

La nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin raconte l'histoire d'Aïcha, une femme vivant à Essaouira, au Maroc, qui est confinée dans un rôle domestique et subit la violence et les exigences de son mari. Cette problématique de recherche aborde la question de la subalternité vécue par les femmes du tiers-monde qui subissent une double oppression sous le patriarcat et le colonialisme restrictif. Cette recherche vise à montrer les formes de subalternité vécues par les femmes dans la nouvelle. La méthode de recherche utilisée est une méthode qualitative descriptive. L'objet matériel de cette recherche est la nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin, en utilisant la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak. Les résultats de cette recherche révèlent que la subalternité des femmes est renforcée par les récits patriarcaux et la culture orientale, y compris le phénomène de la domestication, les restrictions sur les mouvements des femmes, l'objectivation des femmes et la violence domestique. Nous pouvons conclure que la marginalisation des femmes du tiers-monde repose sur des récits patriarcaux et des valeurs socioculturelles qui se perpétuent encore, en particulier dans la région orientale. Par conséquent, les femmes continueront à occuper une position subalterne sous la domination du pouvoir masculin.

© 2024 Universitas Negeri Semarang

✉ Adresse:
Gedung B4 FBS Universitas Negeri Semarang
Kampus Sekaran, Gunungpati, Semarang, 50229

ISSN 2252-6730

INTRODUCTION

La subalternité des femmes est l'un des thèmes souvent abordés dans les études littéraires postcoloniales. Elle se fonde sur les expériences des femmes, en particulier des femmes du tiers-monde, qui sont soumises à des oppressions multiples et sans fin. La nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin peut être considérée comme une représentation de ce phénomène.

La nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin dépeint la vie quotidienne d'Aïcha, une femme d'Essaouira, au Maroc, qui vit sous le contrôle patriarcal et est limitée par les normes sociales et les traditions. L'histoire explore le rôle d'Aïcha en tant qu'épouse et mère prise au piège des routines domestiques. En outre, l'histoire met en lumière les conflits internes d'Aïcha, confrontée à la violence et aux exigences de son mari, Mohcine. À travers les personnages féminins de la nouvelle, Margantin tente de révéler comment les femmes d'un pays autrefois colonisé font l'expérience de la marginalisation et de l'impuissance. C'est dans ce contexte que la chercheuse a formulé la problématique de cette étude, à savoir qu'elle souhaite montrer au lecteur quelles sont les formes de subalternité des femmes dans cette nouvelle lorsqu'elles sont considérées sous l'angle de la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak.

Cette recherche discutera de la subalternité des femmes dans la nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin en utilisant la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak. L'analyse se concentrera sur la position et la représentation des femmes dans l'histoire. En outre, la chercheuse voit une correspondance entre l'objet matériel et la théorie utilisée dans cette recherche, qui traitent tous deux de la question de la subalternité et de la culture patriarcale vécue par les femmes du tiers-monde. Cette recherche devrait permettre de mieux comprendre la question de la subalternité des femmes, qui se perpétue encore dans la société, en particulier dans les pays colonisés.

Subalternité des femmes de Gayatri Spivak

Le terme subalterne fait référence aux groupes de personnes qui n'ont pas de voix ou d'accès au pouvoir dans les contextes coloniaux et postcoloniaux. Selon (Setiawan, 2018 :18) le terme subalterne initié par Gayatri Spivak se réfère en fait à toute personne qui n'a pas la liberté d'exister. C'est-à-dire toute personne qui est toujours représentée par la domination du discours de pouvoir, en particulier dans le contexte postcolonial. Selon Spivak (1988 :287), dans le contexte de la production coloniale, le subalterne est privé d'une voix et d'une histoire, et la femme subalterne est encore davantage marginalisée et réduite au silence. En outre, Spivak affirme que même si la colonisation a pris fin, son impact se fait encore sentir dans divers aspects de la vie, tels que l'économie, la société et la politique. Les effets du colonialisme ont créé des groupes qui ont été marginalisés, supprimés et qui n'ont pas eu accès à la parole. Après l'ère coloniale, les hommes sont restés au pouvoir, tandis que les femmes ont continué à être dominées (Spivak, 1993). Dans tout contexte sociétal, il existe toujours des inégalités liées au sexe, à la classe sociale, à l'appartenance ethnique, à la religion et à l'âge qui empêchent un groupe d'avoir un accès égal à l'autre (Udasmoro, 2010 :6).

La position subalterne des femmes est l'un des principaux thèmes de l'essai intitulé « *Can the Subaltern Speak ?* » Spivak souligne que les femmes subalternes sont confrontées à une double oppression, à la fois par le système patriarcal traditionnel et par le colonialisme. D'une part, elles sont soumises aux normes patriarcales inculquées par les communautés locales, qui attendent d'elles qu'elles adhèrent aux rôles traditionnels des hommes et des femmes. D'autre part, elles sont également marginalisées par les récits coloniaux et postcoloniaux qui les dépeignent souvent comme des victimes ayant besoin d'être secourues, sans leur donner l'occasion d'exprimer leur propre voix. Pourtant, les femmes du tiers monde sont souvent soumises à des valeurs patriarcales qui vont même à leur rencontre.

Dans diverses sources, les femmes sont souvent présentées comme un groupe opprimé, mais selon (Spivak, 1999), toutes les femmes n'appartiennent pas à la catégorie subalterne. Il y a aussi des femmes de la classe bourgeoise qui oppriment d'autres femmes. Spivak mentionne spécifiquement que le subalterne se réfère aux femmes les plus pauvres (*the poorest women*). Ainsi, les subalternes sont ceux qui sont les plus marginalisés parmi les groupes déjà marginalisés (*the margins within the margins*) (Suryawati et al., 2021:91). La marginalisation vécue par ces femmes les place dans deux camps.

Selon Spivak, entre patriarcat et impérialisme, formation du sujet et formation de l'objet, la figure féminine disparaît et devient un déplacement violent, une figuration déplacée des femmes du tiers monde prises entre tradition et modernisation (Spivak, 1988 :306). À cet égard, Spivak établit une distinction entre « la représentation » au sens politique (en tant que représentant) et « la re-présentation ». Elle critique la manière dont les intellectuels et théoriciens occidentaux prétendent souvent représenter la population

subalterne, alors qu'en fait ils ne font que re-présenter l'expérience subalterne à travers leur propre prisme, sans vraiment faire de place à la voix authentique de la population subalterne.

Spivak prend l'exemple de la pratique du sati (*suttee*), Une coutume indienne où une veuve se sacrifie en se jetant dans le brasier funéraire de son mari. L'exemple de la pratique du sati est l'une des constructions idéologiques les plus évidentes dans le contexte historique, utilisée par les puissances impériales pour dépeindre les femmes comme des sujets soumis au pouvoir patriarcal (Spivak, 1988 :297). Dans le contexte historique, la pratique du *suttee* a été utilisée par les colonisateurs pour dépeindre le patriarcat oriental comme barbare et devant être « sauvé » par l'Occident. Dans le même temps, les femmes en tant que sujets n'ont pas été reconnues ou n'ont pas eu voix au chapitre dans ce récit, car ni le patriarcat local ni l'impérialisme occidental n'ont reconnu l'existence des femmes en tant qu'identités indépendantes. Spivak affirme que la subalternité est une position sans identité (Spivak, 1988 :307).

Spivak affirme que l'existence de la subalternité est complètement perdue lorsque le colonialisme et le patriarcat s'unissent pour la contrôler et l'éliminer, ce qui rend difficile pour la subalternité d'exprimer ses opinions (Saputra, 2011 :20). En outre, le patriarcat, qui souligne l'aspect intrinsèque de la féminité, limite les femmes et les empêche d'avoir une autre dimension, à savoir la dimension de la masculinité (Saputra, 2011 :16). Dans une culture patriarcale, la vie des femmes dépend entièrement du pouvoir masculin, par exemple dans la philosophie chinoise qui fait partie de l'enseignement confucéen des trois obéissances, à savoir (1) quand elle est avec ses parents, une femme doit obéir à son père ; (2) après le mariage, elle doit obéir à son mari ; et (3) si elle est veuve, elle doit obéir à son fils. En d'autres termes, les femmes sont considérées comme des objets qui ne peuvent être utilisés que par les hommes lorsqu'ils en ont besoin. En d'autres termes, les femmes sont considérées comme des objets qui ne peuvent être utilisés que par les hommes lorsqu'ils en ont besoin. Cela signifie que la place des femmes est considérée comme faible dans la vie familiale et sociale.

MÉTHODE DE RECHERCHE

Cette recherche utilise une méthode descriptive qualitative pour examiner la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margatin. Cette nouvelle est utilisée comme objet matériel, tandis que l'objet formel de l'étude concerne les formes de subalternité des femmes dans la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira*. La chercheuse applique la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak pour analyser cette reconstruction.

Les données de cette recherche proviennent de deux sources principales : les données primaires et les données secondaires. Les données primaires sont les citations de la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margatin. Les données secondaires incluent des livres, articles, et revues en lien avec la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak.

Pour collecter les données, la chercheuse utilise une technique de *library research*. Cette technique consiste à lire attentivement et à rassembler des informations pertinentes, en particulier celles qui sont en lien avec la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak. Les données collectées sont ensuite organisées et classées à l'aide de tableaux spécifiques.

L'analyse des données est basée sur deux techniques principales : l'analyse du contenu latent et l'analyse de la communication. L'analyse du contenu latent vise à révéler le sens dénotatif dans la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margatin. Parallèlement, l'analyse de la communication se concentre sur les aspects connotatifs en utilisant la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak pour comprendre les significations contenues dans les citations à travers le prisme de cette théorie.

RÉSULTAT ET DISCUSSION

Dans cette recherche, la chercheuse a réussi à collecter des données sous forme de la citation d'une nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margatin qui montre des formes de subalternité des femmes. En outre, la chercheuse analysera les formes de subalternité des femmes dans la nouvelle en utilisant la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak trouvée dans son essai intitulé « *Can the subaltern speak ?* » Comme expliqué précédemment, la subalternité des femmes fait référence à la position occupée par les femmes dans la société qui se trouvent en marge des hiérarchies de pouvoir prédominantes. et qui n'ont donc pas de voix ou de représentation dans le discours public. De même, le conflit dans la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margatin, où le personnage des femmes fait l'expérience de la marginalisation à la fois en termes de genre et de culture, étant donné que cette nouvelle raconte l'histoire d'une famille orientale de la région marocaine qui est incluse dans une région qui a été

colonisée par le passé. Les résultats de cette étude montreront les formes de subalternité des femmes, en particulier celles ressenties par le personnage principal, Aïcha.

Les Formes du Subalternité des Femmes

Voici des citations de la nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin qui montrent des formes de subalternité des femmes :

(1)

« ...un foulard vert enfin qui exhalait une odeur d'Europe, très à la mode à Paris selon Kadija. Ce foulard vert, Aïcha y fourra son nez, elle s'emplit les narines de l'odeur qu'avaient ses rêves. Elle le mit autour de son cou un instant pour s'évader. Que Kadija était bonne de lui avoir offert cette étoffe si délicieusement colorée, parfumée et ...interdite ! » (Margantin, 2016 :2).

Dans cette citation, Aïcha, une femme orientale, respire l'odeur d'un foulard vert, considéré comme très moderne et à la mode à Paris. L'expression « *un foulard vert* » dans la citation symbolise la beauté que l'on ne peut pas vraiment posséder. L'odeur et la couleur du foulard représentent les rêves et les désirs d'Aïcha, femme orientale, pour la liberté du monde occidental, qui est différent du monde oriental en ce qu'il transcende les restrictions imposées par les sociétés patriarcales et coloniales. Le mot « *interdit* » dans la citation signifie qu'Aïcha doit se souvenir que certaines choses sont interdites aux femmes orientales.

Selon la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak, les femmes du tiers-monde sont souvent dans une position subalterne, où leurs voix et leurs désirs sont ignorés ou supprimés par les forces dominantes du patriarcat local et des puissances coloniales. Dans ce cas, « *un foulard vert* » représente non seulement quelque chose de désirable, mais aussi quelque chose d'interdit et de tabou, montrant comment les rêves des femmes orientales sont limités par des normes sociales et culturelles strictes. Aïcha utilise ce foulard comme un moyen momentané d'échapper à la réalité qui la contraint. Cela montre que si les femmes orientales ont des rêves et des aspirations, elles se sentent souvent obligées de les cacher ou ne peuvent en profiter que sous des formes très limitées et temporaires, en raison des contraintes imposées par un système patriarcal qui les entoure.

(2)

« *Sisyphé des temps modernes*, Aïcha n'avait de cesse de laver, d'étendre, de repasser et de ranger le linge. Ses enfants changeaient tous les jours d'habits. » (Margantin, 2016 :2).

Dans cette citation, le mot « *Sisyphé* » fait référence à un personnage de la mythologie grecque qui était condamné à pousser un rocher situé au sommet d'une colline permettant d'observer sa descente à chaque fois qu'il atteignait le sommet. ce qui souligne la nature répétitive et sans fin de son travail. En outre, l'expression « *Sisyphé des temps modernes* » dépeint Aïcha comme un personnage qui effectue constamment des tâches domestiques telles que laver, sécher, repasser et ranger des vêtements, ce qui semble similaire à la mythologie grecque de Sisyphé qui effectuait un travail répétitif sans fin. Cela illustre la vie des femmes qui sont piégées dans un cycle sans fin de travail domestique, sans espoir de libération ou de changement.

L'utilisation du terme Sisyphé illustre le fait qu'Aïcha est piégée dans un rôle domestique répétitif et épuisant, qui ne lui donne pas la possibilité de s'épanouir ou d'échapper aux contraintes sociales imposées par la culture patriarcale. Le fardeau du travail domestique symbolise l'oppression et la domestication des femmes dans une société patriarcale. Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, Aïcha peut être considérée comme une représentation des femmes subalternes, en particulier des femmes orientales, dont l'existence est souvent marginalisée et réduite à des rôles domestiques. Spivak affirme que les subalternes, en particulier les femmes, n'ont pas voix au chapitre dans les structures de pouvoir dominantes, et que leur vie est souvent ignorée ou considérée comme naturelle, sans tenir compte de leurs souhaits ou de leurs aspirations. En ce sens, les femmes orientales sont placées dans une position subalterne où leur voix et leur identité sont ignorées.

(3)

« Aïcha était une femme d'intérieur. Elle ne sortait qu'une fois par semaine de la maison, pour descendre au puits où elle avait rendez-vous avec Kadja. La terrasse où elle étendait le linge était une zone intermédiaire dans sa géographie : située chez elle, elle donnait sur l'extérieur, sur la maison de Kadja notamment avec qui elle communiquait grâce au linge que les deux femmes étendaient sur le fil. Elles seules connaissaient ce langage auquel les hommes n'entendaient rien. Kadja et Aïcha partageaient ainsi des émotions et des sentiments qu'il ne convenait pas d'exhiber : cela aurait perturbé la sérénité intérieure que l'une et l'autre protégeaient. » (Margantin, 2016 :3)

Dans la citation ci-dessus, la phrase « *Aïcha était une femme d'intérieur* » décrit Aïcha comme une femme qui a peu d'espace pour se déplacer. Cette limitation est expliquée plus en détail dans la phrase « *Elle ne sortait qu'une fois par semaine de la maison, pour descendre au puits où elle avait rendez-vous avec Kadja. La terrasse où elle étendait le linge était une zone intermédiaire dans sa géographie* » que même l'accès de sortie qu'elles avaient était limité à la terrasse où elle faisait sécher le linge pour se rencontrer. Puis dans la phrase « *Kadja et Aïcha partageaient ainsi des émotions et des sentiments qu'il ne convenait pas d'exhiber : cela aurait perturbé la sérénité intérieure que l'une et l'autre protégeaient.* » Il explique qu'ils étaient là l'un pour l'autre pour échanger leurs émotions. Cela signifie qu'elles ont un lourd fardeau en tant que les femmes du tiers-monde qui ne peuvent pas exprimer leurs sentiments aussi librement que possible en raison des restrictions qu'elles doivent accepter.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation souligne que les femmes orientales, comme Aïcha, vivent dans un espace sévèrement limité par les normes patriarcales qui dictent leurs mouvements et leur liberté. Spivak affirme que les femmes subalternes n'ont pas de voix dans les structures de pouvoir dominantes et que l'espace dans lequel elles peuvent s'exprimer est sévèrement limité par la sphère domestique. La terrasse, zone intermédiaire, symbolise le petit espace laissé aux femmes pour communiquer et exprimer leurs sentiments, même si c'est de manière très limitée. Elles peuvent y partager des émotions et des sentiments qui ne peuvent être exprimés ouvertement dans un monde dominé par les hommes. Leur langage secret, qui n'est pas compris par les hommes, montre comment les femmes doivent trouver des moyens cachés de communiquer et de se connecter les unes aux autres dans un monde qui limite leur liberté.

(4)

« Nabil devait s'impatienter déjà. Aïcha se pressa de lui monter son plateau avant de s'assurer que Magyd avait assez mangé. Elle débarrassa les plateaux, ramassa le linge qui traînait, défit les lits, changea les draps et refit les lits à l'identique ; elle tria les couleurs et s'en retourna en bas surveiller le déjeuner qui mijotait. » (Margantin, 2016 :3).

Dans la citation, la phrase « *Nabil devait s'impatienter déjà. Aïcha se pressa de lui monter son plateau avant de s'assurer que Magyd avait assez mangé.* ». Cette phrase semble indiquer qu'il est de la responsabilité d'Aïcha, en tant que mère, de s'assurer que ses enfants sont bien nourris en les servant et en les nourrissant. Dans le cas d'Aïcha, les tâches domestiques qu'elle accomplit sont pleinement considérées comme ses obligations, sans aucune participation ou reconnaissance de la part des membres masculins de la famille. Le fardeau qu'elle porte n'est pas seulement physique mais aussi symbolique, car sa responsabilité de servir et de prendre soin de sa famille est considérée comme une obligation liée à son identité de femme.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, Aïcha peut être considérée comme une représentation des femmes subalternes vivant sous la domination patriarcale. Les récits patriarcaux tendent à supposer que le travail domestique est un devoir. Cela est également lié à la culture orientale qui suppose souvent que les femmes sont censées demeurer à domicile et prendre en charge les tâches domestiques. Ainsi, en termes de domestication, les femmes subissent une double oppression, celle de l'inégalité des sexes et celle de la culture. Cela reflète la façon dont les valeurs patriarcales placent les femmes dans une position où elles sont censées s'occuper du ménage et de la famille sans aide, car cela est considéré comme leur rôle naturel. Spivak souligne également que dans les structures patriarcales, les femmes n'ont souvent pas la possibilité d'exprimer leurs besoins ou leurs désirs personnels, car elles sont censées donner la priorité aux besoins des autres plutôt qu'aux leurs.

(5)

« *Kadija resplendissait de bonheur : son mari Nafa venait de rentrer d'Algérie où il avait pu trouver de quoi assurer la prospérité du ménage pour plusieurs semaines. Comme à son habitude, Nafa avait couvert son épouse de cadeaux. Il savait qu'elle aimait les couleurs vives. Nafa était heureux de voir sa femme si belle et si joyeuse. Dans moins d'un an, ils auraient un enfant. Ce serait un fils inshallah. Nafa avait invité les voisins à venir fêter son retour. Mohcine n'avait pas daigné répondre à l'invitation de ses voisins dont il condamnait la vie. Nafa était un contrebandier sans scrupules ; il était toujours à l'étranger, loin de son foyer et de ses devoirs conjugaux. Il n'avait toujours pas d'enfants. Mohcine, lui, avait déjà trois beaux garçons. Allah punissait Nafa comme il punissait Essaouira, la cité aux merveilleux remparts qui se donnait aux étrangers.* » (Margantin, 2016 :4).

Dans la citation ci-dessus, la phrase « *Nafa était heureuse de voir sa femme si belle et si joyeuse. En moins d'une heure, ils ont eu un enfant. Ce serait un fils inshallah.* ». Cette phrase illustre la pression ressentie par Kadija, qui, bien qu'heureuse du retour de son mari, subit également la pression sociale d'avoir bientôt un enfant. L'attente d'un enfant montre l'importance du rôle reproductif des femmes dans une société patriarcale. Plus loin dans la phrase « *Nafa était un contrebandier sans scrupules ; il était toujours à l'étranger, loin de son foyer et de ses devoirs conjugaux. Il n'avait toujours pas d'enfants.* » Cette phrase illustre le fait que, dans la culture orientale, les hommes et les femmes sont limités par leurs rôles et devoirs respectifs, dont l'un est le mariage. Dans le contexte de la culture orientale, si une famille n'a pas d'enfants, c'est une honte pour elle. Cela signifie que le mari et la femme ne peuvent pas s'acquitter correctement de leurs tâches. Dans ce cas, Nafa, en tant que mari qui devrait chercher à avoir une descendance rapidement, a choisi de voyager loin. Cela montre que le pouvoir patriarcal implique également de juger le succès d'un homme en fonction de sa capacité à avoir une progéniture et à remplir les rôles de genre prescrits par la société. De même, Kadija, en tant qu'épouse, ne remplit pas correctement ses obligations en ce qui concerne la reproduction.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation peut être analysée en soulignant comment les rôles des femmes dans les cultures orientales sont souvent définis par leur capacité à avoir une progéniture, en particulier des fils. Dans ce cas, la subalternité des femmes ne se limite pas à l'incapacité de s'exprimer ou de contester le pouvoir masculin, mais concerne également les valeurs sociales qui placent les femmes dans une position subordonnée si elles ne répondent pas à certaines attentes sociales, telles que le fait d'avoir des enfants. Cela reflète le fait que les femmes sont souvent évaluées en fonction de leur capacité à donner naissance à des enfants, et que l'incapacité à le faire peut les placer dans une position subalterne de marginalisation et d'inutilité.

(6)

« *Aïcha était encore heureuse quand son mari rentra déjeuner à la maison. Mohcine avait l'air maussade. Aujourd'hui encore, il avait dû avoir du mal à vendre ses sardines. Elle aurait voulu lui faire oublier sa matinée et lui donner un peu de sa joie, prendre un peu sa peine. Mohcine savait ce qui pourrait lui faire plaisir.*

-Aïcha, je veux un quatrième enfant. Là, maintenant. Tu vas me donner une fille, cette fois.

Aïcha n'était pas prête. Elle n'avait pas envie. Mohcine, toujours économe de ses mots, se contenta de répéter le prénom de sa femme plus fort et d'entraîner Aïcha dans le lit conjugal. » (Margantin, 2016 :4).

Dans la citation, la phrase « *Aïcha, je veux un quatrième enfant. Là, maintenant. Tu vas me donner une fille, this time.* » est une indication de la coercition exercée par Mohcine sur sa femme Aïcha sans tenir compte de ses sentiments ou de son consentement. Ensuite, dans la phrase « *Aïcha n'était pas prête. Elle n'avait pas envie. Mohcine, toujours économe de ses mots, se contenta de répéter le prénom de sa femme plus fort et d'entraîner Aïcha dans le lit conjugal.* ». Mohcine est violent envers Aïcha lorsque sa femme montre sa gêne et son impréparation, Mohcine ignore ses sentiments et la force à se soumettre à sa volonté.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation montre comment la subalternité vécue par des femmes comme Aïcha les rend vulnérables à diverses formes de violence et de coercition, tant physiques qu'émotionnelles, perpétrées par des hommes en position de pouvoir, tels que leurs maris. Aïcha n'a ni le choix ni le pouvoir de refuser la demande de Mohcine, ce qui démontre directement le déséquilibre de pouvoir dans leur relation. Dans ce contexte, l'homme utilise son pouvoir physique pour imposer sa volonté, ce qui montre que dans cette relation patriarcale, les désirs des hommes sont toujours prioritaires par rapport à ceux des femmes. Cela montre que les femmes subalternes, telles que

décrites par Spivak, sont souvent incapables d'exprimer leur propre volonté et sont forcées de se soumettre à la volonté des hommes. En outre, les récits patriarcaux font souvent des femmes des objets qui peuvent être utilisés à volonté pour satisfaire les désirs des hommes. Dans ce contexte, les femmes sont souvent incapables de résister à la violence qu'elles subissent.

(7)

« Aïcha avait séché ses larmes pour que ses enfants ne lui posent pas de questions. Elle s'occupait du service. Ses pensées se bouscullaient. » (Margantin, 2016 :4).

Cette citation est la suite de la précédente. Dans la phrase *« Aïcha avait séché ses larmes pour que ses enfants ne lui posent pas de questions. Elle s'occupait du service. »* décrit Aïcha qui a mis de côté sa tristesse à cause de la violence qu'elle a reçue. Selon elle, Aïcha devrait toujours accomplir son devoir d'épouse et de mère pour servir leur famille au lieu de se préoccuper de ce qu'elle ressent. Bien que son cœur soit submergé par le conflit intérieur et la tristesse, Aïcha est obligée de cacher ses sentiments pour ne pas susciter de questions de la part de ses enfants. Elle continue à accomplir les tâches ménagères, même si son esprit est rempli de soucis et d'émotions turbulentes.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation souligne que les femmes du tiers-monde, comme Aïcha, sont souvent dans une position subalterne où elles doivent mettre de côté leurs besoins émotionnels et leurs sentiments personnels afin de remplir les rôles attendus par la société et la famille. La subalternité vécue par ces femmes les enferme dans des rôles domestiques où elles doivent continuer à servir les autres, indépendamment de la souffrance ou de la charge émotionnelle qu'elles ressentent. Les femmes subalternes n'ont ni l'espace ni la liberté nécessaire pour exprimer ouvertement leur chagrin. Au lieu de cela, elle doit masquer ses émotions et poursuivre ses tâches ménagères, ce qui montre que les rôles des femmes dans les cultures patriarcales les obligent souvent à réprimer leurs sentiments personnels afin de maintenir l'ordre et la stabilité domestique. Cela montre que la subalternité des femmes n'est pas seulement liée à leur incapacité à s'exprimer ou à résister au pouvoir, mais aussi à la pression sociale qui les pousse à continuer à remplir leur rôle domestique sans se soucier de leur propre bien-être émotionnel.

(8)

« Magyd ouvrit les hostilités :

- Nafà est rentré d'Algérie couvert d'or. Tout le quartier déjeune chez lui...

- Des pique-assiettes ! Notre famille n'a pas sa place à sa table. Nos voisins vivent dans le péché permanent. D'ailleurs, ils n'arrivent pas à avoir d'enfants. À quelle heure est rentré Magyd hier soir, Aïcha ? Magyd savait qu'il pouvait compter sur sa mère comme sur l'ignorance de Wahed qui se couchait très tôt.

- À 22 heures comme prévu. Si Allah accorde la richesse à nos voisins, ils auront peut-être un enfant prochainement....

- Tes prédictions ne valent rien ! coupa Mohcine. Nul ne connaît les projets du Tout-Puissant. Occupe-toi de notre maison, Aïcha : c'est tout. » (Margantin, 2016 :4).

Dans la citation ci-dessus, la phrase *« Tes prédictions ne valent rien ! »* coupa Mohcine. Nul ne connaît les projets du Tout-Puissant. Occupe-toi de notre maison, Aïcha : c'est tout. » Mohcine démontre clairement son contrôle sur la famille, en particulier sur Aïcha, en lui retirant le soutien ou les avantages qu'il aurait pu avoir et en limitant son champ d'action aux affaires domestiques. C'est un exemple de la façon dont la subalternité des femmes dans une société patriarcale les oblige à accepter les limites fixées par les hommes et à faire taire leurs voix.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation souligne comment les femmes comme Aïcha sont piégées dans une position subalterne, où elles n'ont pas la liberté d'exprimer leurs opinions ou leurs points de vue. Lorsqu'Aïcha tente de donner son avis sur leurs voisins, Mohcine lui coupe immédiatement la parole, affirmant que l'opinion d'Aïcha n'a aucune valeur et que son principal devoir est de s'occuper du foyer. Cette attitude reflète la façon dont le pouvoir patriarcal domine non seulement la sphère publique, mais également la sphère privée des femmes, en leur refusant l'espace de parole ou de réflexion en dehors de leur rôle domestique. Mohcine rejette également les attentes d'Aïcha vis-à-vis de leurs voisins en soulignant que seul Dieu connaît l'avenir, une déclaration qui place Aïcha dans une position où elle n'a pas le droit de faire des prédictions ou de donner des avis qui dépassent les affaires

domestiques. Cela montre comment la subalternité des femmes est renforcée par les croyances religieuses et culturelles qui limitent les femmes aux seuls rôles jugés appropriés pour elles.

(9)

« Alors qu'elle s'apprêtait à rentrer, elle entendit une voix :

-Si tu es Aïcha, comment se fait-il que tu sois aussi triste ? Si tu n'es pas Aïcha, comment fais-tu pour être aussi belle et semblable à celle que Kadija ta voisine vient de me décrire ?

Aïcha n'avait pas l'habitude de parler. Encore moins de dialoguer avec un homme. L'inconnu qui lui parlait était-il un envoyé d'Allah ou de Kadija comme il l'affirmait ? Elle découvrit derrière le muret de la terrasse un homme fort beau au visage doux - il ressemblait à Hakim, un amour de jeunesse qui ne lui était pas destiné : ses traits et ses mots lui inspirèrent aussitôt confiance et espoir. Elle se hasarda à répondre à l'inconnu à la voix si douce.

-Je m'appelle Aïcha. Je ne sais pas qui tu es mais si Kadija t'a parlé de moi, sache qu'elle ne t'a pas menti : j'étais très joyeuse ce matin et me réjouis de son bonheur. Seulement voilà : l'un de mes draps est taché. L'eau n'est pas venue à bout de cette tache qui semble indélébile. Le ciel en voudra-t-il ? » (Margantin, 2016 :5).

Dans la citation ci-dessus, la phrase « *Aïcha n'avait pas l'habitude de parler. Encore moins de dialoguer avec un homme.* » décrit les limites qui contraignent Aïcha à interagir avec des hommes autres que ceux de sa famille. Elle considère que c'est inhabituel. Cela est lié à la culture et à la religion orientales qui imposent des restrictions aux femmes en ce qui concerne les relations avec les étrangers, en particulier les hommes. En outre, dans la phrase « *Seulement voilà : l'un de mes draps est taché. L'eau n'est pas venue à bout de cette tache qui semble indélébile.* ». Bien qu'Aïcha réponde honnêtement sur son état émotionnel, elle utilise la métaphore d'un tissu taché pour exprimer ses sentiments, ce qui montre qu'elle doit canaliser son expression émotionnelle à travers des symboles socialement acceptés. Cela reflète les limites que rencontrent les femmes subalternes dans l'expression directe et ouverte de leur voix.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, Aïcha se trouve dans une position très réprimée où elle ne se sent pas libre de parler ou d'interagir avec les hommes en dehors de son cercle familial. Lorsqu'elle entend une voix étrangère, elle se sent surprise et confuse, n'étant pas habituée à communiquer avec des étrangers, et encore moins avec un homme. Cela montre comment la culture patriarcale stricte limite l'espace des femmes, à la fois physiquement et socialement. En outre, la citation ci-dessus montre comment la subalternité des femmes orientales les maintient isolées et contraintes par les normes patriarcales, les obligeant à s'exprimer de manière limitée et symbolique. Les femmes comme Aïcha n'ont pas la liberté de parler ou d'interagir avec le monde extérieur sans crainte ni anxiété, ce qui montre que le système patriarcal continue à maintenir leur position subalterne dans la société.

(10)

« -Où vas-tu à présent, Ismaël ?

-Je vais rester cette nuit encore dans la ville et partirai demain pour Agadir. J'aime me déplacer et ne puis rester longtemps au même endroit. Cela doit te sembler bien étrange car j'imagine que tu ne quittes que rarement ta ville.

-Je ne quitte ma maison qu'une fois par semaine, pour aller au puits que tu aperçois en bas. Je n'ai jamais quitté cette maison. Je dois te laisser, étranger. » (Margantin, 2016 :5).

Dans la citation ci-dessus, la phrase « *J'aime me déplacer et ne puis rester longtemps au même endroit. Cela doit te sembler bien étrange car j'imagine que tu ne quittes que rarement ta ville.* » justifie que les hommes disposent d'une marge d'action plus étendue que les femmes, particulièrement en ce qui concerne les femmes du tiers-monde. De plus, les hommes ont aussi beaucoup d'occasions d'essayer de nouvelles choses et de voyager dans les endroits qu'ils veulent visiter sans avoir à penser aux travaux domestiques comme ceux imposés aux femmes. Par ailleurs, dans la phrase « *Je ne quitte ma maison qu'une fois par semaine, pour aller au puits que tu aperçois en bas. Je n'ai jamais quitté cette maison.* » illustre bien la différence significative de liberté de mouvement entre Ismaël et Aïcha, la femme orientale, où la liberté d'Aïcha est limitée à la sphère domestique.

Dans le contexte de la théorie de la subalternité de Gayatri Spivak, cette citation souligne comment les femmes orientales comme Aïcha subissent de sévères restrictions dans leurs mouvements par rapport aux hommes, même avec des hommes étrangers qui semblent avoir une bien plus grande liberté de mouvement.

Ismaël révèle son habitude de se déplacer d'un endroit à l'autre, ce qui témoigne de sa flexibilité et de sa liberté d'explorer différents lieux comme il l'entend. Cela reflète la position des hommes qui ont une liberté de déplacement plus étendue au sein de la société. En revanche, les femmes n'ont pas les mêmes droits et sont même soumises à des restrictions assez étroites qui ne leur permettent pas d'explorer le monde extérieur comme le font les hommes. Cela montre une forme de subalternité en distinguant les prérogatives des hommes et des femmes en ce qui concerne leur portée d'application. Les récits patriarcaux tendent à imposer aux femmes, en particulier aux femmes du tiers-monde, de maintenir des limites et d'accomplir des tâches et des rôles conformes à leur identité féminine, à savoir rester à la maison et s'occuper des tâches domestiques.

Dans la nouvelle *Une Femme d'Essaouira* de Jean-Baptiste Margantin, la subalternité des femmes se reflète dans l'oppression et la marginalisation patriarcales qui les empêchent de s'exprimer dans le discours dominant. Elles se trouvent dans une position subalterne, où leur incapacité à s'exprimer efficacement dans un contexte dominé par les hommes renforce le point de vue de Spivak selon lequel les femmes subalternes sont souvent incapables d'être véritablement entendues ou comprises dans une société qui les opprime.

CONCLUSION

En se fondant sur les conclusions de l'analyse de la formulation du problème dans la nouvelle intitulée *Une Femme d'Essaouira* par Jean-Baptiste Margantin en utilisant la théorie du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak. On peut conclure que la subalternité des femmes est fondamentalement un acte de marginalisation à l'encontre des femmes, en particulier dans ce contexte, des femmes orientales, qui est soutenu par divers récits patriarcaux perpétués dans la culture orientale. L'une des formes dominantes de subalternité est la domestication des femmes, où leur rôle se limite exclusivement à la sphère domestique, comme laver et sécher le linge, préparer la vaisselle et servir la famille. Les femmes n'ont donc pas l'opportunité de s'impliquer activement dans la sphère publique. La forte structure patriarcale de relègue les femmes à une position subordonnée, où elles sont non seulement soumises à des règles dictées par les hommes, mais aussi tenues d'adhérer à des normes sociales qui limitent leur espace.

En outre, les restrictions du champ d'action des femmes dans cette histoire reflètent la façon dont les femmes sont isolées des opportunités de s'épanouir et de contribuer en dehors de la maison. Les femmes ne bénéficient pas de la même latitude de déplacement que les hommes. Le récit patriarcal leur impose de respecter ces restrictions en se contentant d'accomplir les tâches et de jouer les rôles considérés comme correspondant à leur identité féminine, à savoir les tâches ménagères. Il n'est donc pas rare que, même au sein de la famille, la violence et la coercition deviennent des outils permettant de maintenir la domination patriarcale et de confirmer le statut d'objet des femmes dans la société. Dans cette histoire, les femmes sont fréquemment considérées comme des objets, à la fois dans un contexte sexuel et comme des outils destinés à satisfaire les besoins des hommes, ce qui souligne encore leur incapacité à parler ou à agir en leur nom propre. Grâce à une approche féministe postcoloniale, nous pouvons comprendre comment ces formes de subalternité ne reflètent pas seulement l'inégalité entre les sexes, mais confirment également la marginalisation vécue par les femmes dans des contextes coloniaux et patriarcaux.

BIBLIOGRAPHIE

- Margantin, J.-B. (2016). Une femme d'Essaouira. <https://www.nouvelle-donne.net/nouvelles-a-lire/article/une-femme-d-essaouira>
- Saputra, A. D. (2011). Perempuan Subaltern dalam Karya Sastra Indonesia Poskolonial Subaltern Women in Indonesian Postcolonial Literary Works (Vol. 1, Issue 1).
- Setiawan, R. (2018). Subaltern, Politik Etis, dan Hegemoni dalam Perspektif Spivak. *Jurnal POETIKA*, 6(1), 12. <https://doi.org/10.22146/poetika.35013>
- Spivak, G. C. (1988). Can the Subaltern Speak? (C. Nelson & L. Grossberg, Eds.). University of Illinois Press.
- Spivak, G. C. (1993). *Outside in the Teaching Machine*. Routledge.
- Spivak, G. C. (1999). *A Critique of Postcolonial Reason*. Harvard University Press.
- Suryawati, I., Seran, A., & Sigit, R. R. (2021). Perempuan Subaltern Dunia Ketiga Dalam Tinjauan Teori Feminisme Poskolonial Gayatri Chakravorty Spivak. *FOCUS*, 2(2), 88–96. <https://doi.org/10.37010/fcs.v2i2.336>
- Udasmoro, W. (2010). Discourse Subaltern dalam Masyarakat Interkultural: Mencermati Relasi Gender Jilbab dan Perempuan Berjilbab di Prancis. *Jurnal Ilmu Sosial Dan Ilmu Politik*, 14(1), 1–22.